

BULLETIN MENSUEL

DE

L'ACADÉMIE DELPHINALE



Sommaire

André BAROZ

Discours de réception. Hommage à monsieur l'abbé Jean Godel. Ils avaient vingt ans en 1943.

général Alban BARTHEZ

Réponse au discours de réception de Monsieur André Baroz.

Publié avec le concours du Conseil Général de l'Isère

AVRIL 2003

10^e série - 16^e année - N°4



Quand

on s'appelle

comme ça,

on ne peut pas

être un banquier tout court.

Aujourd'hui, le Crédit Mutuel se place parmi les cinq premiers groupes bancaires français avec 7,8 millions de clients qui bénéficient des structures d'une grande banque et des compétences de son personnel.

Bien évidemment, comme les autres banquiers, nous sommes de bons banquiers, nous offrons des produits bancaires performants. Mais au Crédit Mutuel, nous ne pouvons pas être de bons

banquiers tout court car dans Crédit Mutuel, il y a mutuel. C'est pour ça que vous êtes en droit de nous en demander plus et que nous nous devons de vous en donner plus.

Crédit Mutuel
la banque à qui parler

8, avenue Alsace Lorraine
16, avenue Félix Viallet
38000 GRENOBLE
Tél. 04 76 28 83 83

AVRIL 2003
10e série - 16e année - N° 4

ACADÉMIE DELPHINALE

RÉCEPTION DE M. ANDRÉ BAROZ

DISCOURS DE RÉCEPTION HOMMAGE A MONSIEUR L'ABBÉ JEAN GODEL ILS AVAIENT VINGT ANS EN 1943

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames, Messieurs,

Je veux, tout d'abord, remercier les membres titulaires de l'Académie delphinale d'avoir bien voulu m'accueillir parmi eux dans cette très ancienne compagnie. Mes remerciements vont particulièrement à mes parrains, Messieurs les présidents Jacques Debelmas et Gérard Luciani et j'aurai une pensée pour mon collègue et ami Gilbert Dalet qui avait accepté d'appuyer ma candidature.

Mon élection au quarantième fauteuil me fait succéder à de brillants universitaires parmi lesquels je citerai M. Maignien, professeur de littérature à la faculté de lettres de Grenoble, puis doyen de cette faculté, président de l'Académie delphinale, M. de Crozals, également président et professeur à la faculté, comme le fut aussi M. Maugain. A ce fauteuil, je rencontre deux professeurs au lycée Champollion, MM. Raymond Rey, qui a consacré son discours de réception à "Une page de la vie du cardinal Le Camus", et Frédéric Dufour. Après le passage de monsieur le conseiller Aimé Bachelard, on retrouve à ce fauteuil le père Jean Godel, curé de Saint-Ismier et de Saint-Nazaire-les-Eymes, mais aussi assistant à l'université des sciences sociales de Grenoble.

Je considère qu'il est bien qu'un enseignant succède à ces grands maîtres même si ses mérites ne sont pas aussi brillants que les leurs. Le père Jean Godel qui fut mon prédécesseur à ce fauteuil est né le 11 octobre 1927. Après ses études aux petit et grand séminaires du diocèse, il est ordonné prêtre en 1953 et, au lendemain de cette ordination, il est nommé professeur au petit séminaire de Voreppe. Son successeur dans la paroisse et ancien disciple évoque la passion qu'il a communiquée à ses élèves en "les ouvrant par une pédagogie active aux combats des hommes et à la beauté du monde". Jean Godel deviendra docteur en histoire en soutenant en 1966 une thèse consacrée à *La reconstruction concordataire dans le diocèse de Grenoble après la Révolution (1802-1809)*. La même année, il rejoint le Rondeau qu'il connaît bien, il y a été surveillant avant son ordination. La compétence dont il a fait preuve au séminaire lui permet d'être bien accueilli par les grands élèves qu'il a en charge. Lors du bouillonnement d'idées de mai 1968, il fut parmi les professeurs le plus capable d'être à leur écoute. Avec maîtrise, il sut mener avec eux les débats et présenter des plans pour l'avenir. Il publie *Le cardinal des montagnes, Étienne Le Camus, évêque de Grenoble 1671-1707*. Il consacre son discours de réception le 26 octobre 1977 à Mgr Dupanloup où il parle de l'amitié de l'évêque d'Orléans pour la famille du Boÿs, de la Combe de Lancey. En arrivant à Saint-Ismier et à Saint-Nazaire-les-Eymes en 1973, le docteur devient pasteur. Pendant les 19 années de son ministère, il sut tisser dans cette paroisse aux deux clochers des liens très forts avec ses ouailles. Il était le curé de tous dans le respect des consciences : "Que chacun soit assuré de mon amitié et de mon respect" écrivait-il dans une lettre à ses paroissiens.

Je retiendrai parmi ses travaux, le colloque de Biviers qu'il a dirigé avec son ami et voisin Pierre Bolle, en 1984, pour le 40^e anniversaire des combats du Vercors. Les actes de ce colloque, intitulés *Spiritualité, théologie et résistance*, seront édités en 1987 par les Presses universitaires de Grenoble. On y évoque la mémoire du père Yves de Montcheuil, pris par les Allemands à la grotte de la Luire et fusillé le 11 août 1944 au Polygone.

Cette évocation de la Résistance me conduit tout naturellement au titre que j'ai donné à mon discours de réception : "Ils avaient vingt ans en 1943".

Octobre 1940. Une promotion de 25 élèves-instituteurs effectue sa rentrée au lycée Champollion. Les garçons ont entre seize et dix-huit ans. C'est la première fois qu'un tel fait se produit. En effet, le gouvernement de Vichy vient, depuis juillet, de fermer les écoles normales "séminaires laïques". Les instituteurs ne sont-ils pas à cette époque pour certains parmi les responsables de la défaite ? Les élèves-maîtres ont été,

comme beaucoup de jeunes de leur âge, traumatisés par les malheurs du pays. Ils ont appris, le 17 juin, que le maréchal Pétain avait demandé l'armistice, alors qu'ils venaient de subir les premières épreuves écrites du concours d'entrée. La plupart d'entre eux sont fils d'anciens combattants de 14-18 et, bien qu'ils aient souvent entendu "plus jamais ça", ils n'acceptent pas la défaite. Ils sont issus de milieux ouvriers et d'une sensibilité politique plutôt de gauche.

Leurs conversations tournent autour de leur installation au lycée, mais aussi et surtout de la situation de la France, l'occupation d'une partie du territoire. Ils jugent sévèrement le gouvernement de Vichy, son orientation vers la collaboration. Assez vite, on prend parti : une majorité est contre le nazisme, contre le racisme qu'il engendre. Deux sont pour l'ordre nouveau, et une frange hésitante, prête à basculer d'un côté ou de l'autre, complète le tableau. Parmi les élèves-maîtres, Aimé Berthollet est éclaireur de France à Bourgoin. Il organise très rapidement un groupe de six garçons qui se retrouvent dans le clan routier. Il y a d'ailleurs à l'école normale, parmi les deux promotions qui y sont encore, un clan Éclaireurs de France, le clan des "Brûleurs de loups"¹. Aimé (Bison, son totem qui sera son nom de guerre par la suite) a pris contact avec Émilien, le chef de clan routier. Très vite, l'essentiel se passe au lycée. L'équipe est constituée : Bison, Henri, Maurice, André, un Alsacien qui a fui sa province pour ne pas être enrôlé dans l'armée allemande, Clément et moi. Le groupe de routiers doit avoir une spécialisation. Pour nous, ce sera la montagne à laquelle nous ajoutons l'art dramatique. Les deux nous rendront service tout au long des événements. Nos opinions convergent et nous savons que nous voulons faire quelque chose contre l'occupant et ses complices français. La première action est le noyautage dans la promotion pour entraîner nos condisciples à notre suite. Dans l'ensemble, nous trouvons une adhésion à nos idées.

Les sorties en montagne le dimanche seront le premier et le meilleur entraînement. La première année scolaire se déroule bien, mais il faut attendre l'année suivante pour que l'événement se produise. En octobre 1941, les Éclaireurs de France grenoblois reçoivent leur commissaire national, Pierre François, qui organise, un soir, une réunion à laquelle assistent quelques chefs du mouvement triés sur le volet. Bison y participe et c'est lui qui racontera. Pierre François engage très nettement les

1. La légende dit que nos aïeux acculaient les loups dans la forêt qu'ils incendiaient, détruisant ainsi les animaux, d'où le surnom de "brûleurs de loups" donné aux Dauphinois. Dans un poème, Paul Perret écrit : "Brandissant dans la nuit leurs torches de mélèze // Des glaces de l'Oisans jusqu'aux forêts d'Omblèze // Nos aïeux poursuivaient le noir troupeau des loups."

Éclaireurs à entrer en résistance. Il est accompagné d'un personnage important d'un mouvement. Par déduction, nous avons conclu, plus tard, que ce pouvait être Jean-Pierre Lévy de "Franc tireur".

Cette fois, les dés sont jetés et nous allons agir. Bien sûr, quand on est pensionnaire, c'est difficile. Toutefois, on peut continuer l'information parmi les camarades de la nouvelle promotion, dont beaucoup pensent comme nous, sans pour autant intégrer le scoutisme. Nous recevons des tracts, des journaux clandestins que nous diffusons. Le risque est là et il est stimulant. Le dimanche, au retour de nos sorties montagnardes, nous déchirons les affiches de propagande allemande ou vichyssoise. De montagne en art dramatique, avec des discussions, le clan arrive en 1943, nous sommes une dizaine. Toutefois, la situation se détériore. Le service du travail obligatoire (STO) vient d'être créé. Henri et Maurice, nés en 1922, sont touchés. Il n'est pas question pour eux de partir en Allemagne. Nous avons longuement discuté, dès la rentrée d'octobre 1942, et nous avons décidé de passer le bac en fin d'année scolaire puis de partir ensemble au maquis. Mais, à cette époque, fin 1942/début 1943, les maquis n'existent pas ou très peu. Nos recherches sont sans résultat, mais qu'importe, nous constituerons notre propre maquis.

M. Guillet, le père de Clément, ayant contacté un de ses voisins et amis, Élie Coquand, ce dernier est d'accord pour nous céder un chalet dans la montagne allevardine entre le Guillet et le Collet, en un lieu appelé le "Champ du seigle". Élie aménagera le bas du chalet, y installera un poêle en fonte. Mais, pour créer un maquis, il nous faut de l'argent. L'art dramatique apporte la solution ; nous allons organiser un "camp volant" de théâtre. Le programme est trouvé, des farces médiévales, des pièces plus modernes, des chants (le scoutisme n'en manque pas), des chœurs parlés, spécialité des comédiens routiers qui sont à Uriage. En outre, un professeur de physique de l'université, Maurice Bayen, éclaireur, prisonnier évadé, nous a aidés. Après le bac, en juin 1943, nous démarrons. Il faut faire vite. Henri et Maurice doivent "partir" en juillet. Bison et moi sommes convoqués aux Chantiers de jeunesse à la même époque. La première représentation a lieu à la Chapelle Blanche en Savoie où nous avons des amis. Les chœurs parlés ont aussitôt un succès extraordinaire, *La chanson des aïeux* de Frédéric Mistral :

"Honneur à nos aïeux

Si sages, si sages

Honneur à nos aïeux

Que nous n'avons pas connus".

Mistral veut défendre sa langue provençale, nous voulons défendre ce qui fait notre patrimoine. Une légende bretonne, *Le clerc de Trémélo*, prend la suite, puis c'est *Complainte pour l'orgue de la nouvelle barbarie* de Louis Aragon :

"Ceux qu'arrêtèrent les barrages
Sont revenus en plein midi
Morts de fatigue et fous de rage"

Et pour clore le tout et terminer le spectacle, *Si* de Rudyard Kipling :

"Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir

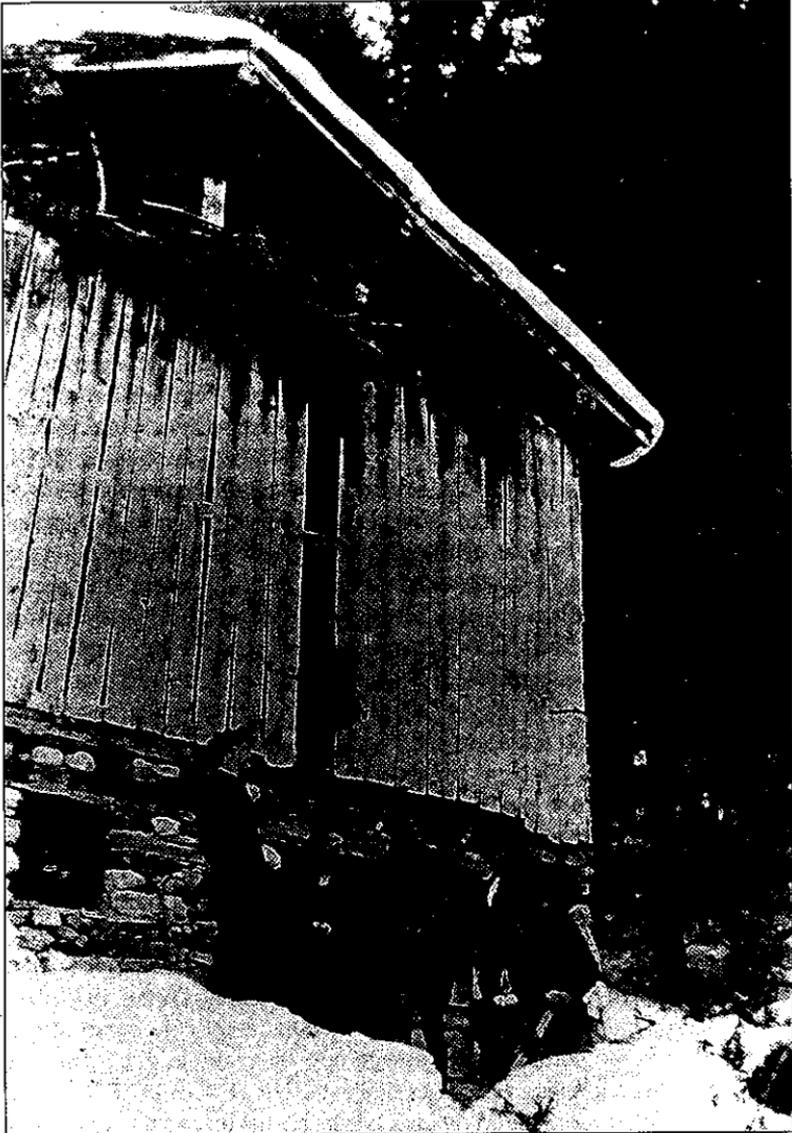
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres la perdront,
Alors, les rois, les dieux, la chance et la victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis,
Et ce qui vaut bien mieux que les rois et la gloire
Tu sera un homme, mon fils."

Le poème était à lui seul un appel à la résistance.

La tournée continue par Allevard, Saint-Pierre-d'Allevard, Saint-Égrève, Moirans, la Côte-Saint-André, Saint-Jean-de-Bournay, Ampuis, Chaponnay, Bourgoin. Sitôt le spectacle terminé, nous rangeons les costumes, les décors et nous partons à pied pour l'étape suivante. Un bulletin des routiers EDF nous appellera "Les comédiens sans chariot". Partout c'est l'enthousiasme dans le public. A Bourgoin, à la fin de *Si* - "Tu seras un homme mon fils" - au fond de la salle, une voix, celle du commandant Brissac, s'écrie "Vive la France" et entonne la Marseillaise. L'assistance, debout, reprend l'hymne national. Quelques soldats allemands présents s'éclipsent discrètement. Le commandant fait apporter du champagne que nous sablons sur la scène, après le départ du public. Et avant d'aller dormir, car c'est le dernier spectacle, avec quelques éclaireuses et éclaireurs bergusiens, nous déchirons les affiches allemandes.

En juillet, donc, la situation est la suivante : Henri, convoqué au STO ira au Guillet avec Clément préparer l'hébergement au Champ du Seigle, Biron est envoyé par la Résistance aux Chantiers mais n'y restera quelques jours. Dans l'incertitude, je suis son exemple ainsi que Maurice Coing, qui a rejoint le clan. Fin juillet, Bison, Maurice et Henri sont envoyés dans une école de cadres de l'AS au Chambon, école dirigée par le lieutenant Vexane que nous retrouverons plus tard. Ils y restent un mois et reviennent au Champ du Seigle. Je déserte les Chantiers et je les rejoins. A six, nous allons donc passer l'hiver 1943/1944 dans notre chalet. La vie que nous y menons a un côté camp scout : matin, lever des couleurs, décrassage sportif avant le petit déjeuner. Mais nous ne sommes pas coupés de l'extérieur et nous avons des activités résistantes : confection de faux papiers, plus ou moins bien réussis - cartes d'identité, certificats de démobilisation des Chantiers - trans-

port de matériel militaire, aide à des israélites réfugiés dans la région. Nous rencontrons souvent les jeunes restés à l'école normale. Émilien Roche est resté à Grenoble et assure les contacts avec la résistance grenobloise. Maurice Petit, inspecteur de l'Éducation nationale, nous tient renseignés sur notre situation à l'école normale.



Le châlet du "Champ du Seigle"

Nous contactons les organisations locales de résistance, les FTP à Gleyzin, les responsables de l'AS à Allevard, Saint-Pierre, Pinsot. Henri avait rencontré, avant notre départ de Grenoble, Alix Berthet, membre du parti socialiste clandestin, ex-secrétaire du syndicat national des instituteurs, qui deviendra député de l'Isère après la guerre. Partout la réponse est la même : "Attendez, restez tranquilles, nous aurons besoin de vous bientôt". Nous rencontrons aussi les capitaines Stéphane et I Bernard, du Grésivaudan, qui nous répondent de même. Nous sommes très déçus. Sans nous lasser, nous persistons dans nos investigations. Un rendez-vous avec le professeur Bistési permet à Bison et Henri d'aller à Lyon et de prendre contact avec un responsable du mouvement Combat. La réponse ne diffère pas des autres. Plusieurs rencontres ont lieu avec le capitaine Dumalanède, commandant la compagnie de gendarmerie de la Tour-du-Pin, dont la fille est élève de la promotion correspondant à la nôtre à l'école normale de jeunes filles. Il nous fournira quelques armes de poing et des munitions.

Ces prises de contacts et nos activités clandestines nous obligent à nous déplacer souvent et à nous exposer à de nombreux dangers. Bison et Henri, devant apporter des faux papiers à Grenoble, échapperont à une rafle de miliciens à Allevard. Avec beaucoup d'aplomb, ils arriveront sans encombre à prendre le car de l'entreprise Dumas. Nous avons aussi à nous rendre à Grenoble pour rencontrer des gens susceptibles de nous aider dans nos activités. Nous réussissons plusieurs fois à échapper aux rafles allemandes en prenant au dernier moment une rue encore libre.

Au Champ du seigle, nous recevons un mousqueton apporté par deux routiers du clan. Ils sont venus de Grenoble à Pontcharra par le train. Ils portent ledit mousqueton enveloppé dans une couverture et fixé sur un sac tyrolien ; ils ont l'air de paisibles campeurs. Dans le wagon où ils montent, un seul compartiment est libre, un soldat allemand s'y trouve déjà. Sans hésitation, nos deux garçons placent dans le filet leurs sacs avec le colis puis s'assoient sans se soucier de leur voisin ; le voyage ira ainsi jusqu'à son terme. Pour le mousqueton, nous manquons de munitions, le capitaine Dumalanède va y pourvoir. Bison et Henri le rencontrent et il leur remet des cartouches. Revenant de la Tour-du-Pin, avant de regagner notre camp, ils font un crochet à Valencogne puis à Saint-André-le-Gaz, où ils dorment chez des parents de Bison, et prennent le train pour rallier Pontcharra. A Chambéry, dans la salle d'attente, ils sont abordés par deux personnages dont la tenue et le comportement ne laissent aucun doute sur leur fonction : Gestapo. "Police allemande. Vos papiers !". Suit un interrogatoire serré. L'art dramatique aidant, les deux garçons justifient leur activité de campeurs.

Les sacs sont ouverts, vidés, les agents ennemis soulèvent le couvercle d'une gamelle. Sous les fromages, il y a les cartouches. Ils replacent le couvercle. "L'odeur était trop forte" dira plus tard Henri.

En avril 1944, Maurice Petit nous fait savoir que nous pourrions réintégrer l'école normale afin d'effectuer le dernier stage de formation. La nouvelle nous parvient chez madame Lovera, notre boîte aux lettres allevardine. Nous apprenons en même temps que nous aurons une carte de travail. Nous serons donc parfaitement en règle. Après bien des hésitations et des demandes de conseil, nous acceptons. De nouveau grenoblois, nous sommes méfiants. Nous obtenons tous quatre du directeur de l'école normale l'autorisation de ne pas être pensionnaires, comme le veut le règlement. Nous avons trouvé un moyen d'être logés à l'école primaire d'Échirolles dont le directeur, Charles Brunet-Jailly, est un "Brûleur de loup". Il nous installe d'abord dans un logement inoccupé. Le maire est d'accord ; il sait que nous sommes des étudiants, sans plus. Nous suivons les cours plus ou moins régulièrement. Bison a de nombreux contacts et n'est que rarement présent.

Probablement par l'intermédiaire d'Émilien Roche, nous sommes mis en relation avec André Jullien, futur Briançon. C'est un conseiller juridique, officier de réserve, qui a eu une conduite héroïque en 1940. Il a été décoré sur le champ de bataille de la Croix de guerre et de la médaille militaire par le général Weygand. Il a 23 ans. Dès 1936, il avait senti le danger du nazisme ; il avait lu *Mein Kampf*. Animant des cercles d'études auprès des étudiants catholiques dont il était le président national, il s'efforçait de les convaincre du danger pour nos libertés. Depuis 1941, dans son appartement du 24 place Grenette, il diffuse des journaux, des tracts, confectionne des faux papiers, accueille et oriente des proscrits. Il a constitué autour de lui une équipe d'agents qui assurent les liaisons. Il a, dans son organisation, Henri Grouès qui deviendra l'abbé Pierre, à qui il fournit des papiers pour des Israélites. L'abbé Pierre et André Jullien sont les fondateurs du maquis de Mallevial. Briançon rencontre fréquemment à son PC le commandant de Reynières, chef départemental des FFI et son successeur, le capitaine Alain Le Ray.

Revenons à Échirolles. Au mois de mai 1944, pendant l'une de nos absences, l'école est occupée par une compagnie de Groupes mobiles de réserve de la région de Toulouse qui revient d'une action contre le maquis des Glières. Le maire d'Échirolles a précisé que les "étudiants" resteront à l'école. Nos relations avec ces hommes sont excellentes. Nous leur faisons des courses en ville, car ils sont consignés, et, en contrepartie, ils nous fournissent parfois le repas du soir. Nous discutons souvent avec l'un d'eux et tentons de le convaincre de désertier avec d'autres de ses collègues. Il prendra contact avec Briançon et avec

plusieurs de ses camarades ; il rejoindra un maquis dans sa région après le 6 juin. Les rencontres avec Briançon apportent des précisions pour l'avenir. Il veut constituer une section franche avec son équipe et nous, les "Brûleurs de loups" et normaliens. La section Briançon agirait un peu partout dans la région, à l'image de la compagnie Stéphane. Nous sommes enthousiastes, d'autant que bon nombre de nos camarades de l'école normale sont acquis à notre programme. Les élèves-maîtres de Haute-Savoie, qui suivent avec nous les cours à Grenoble, entrent dans le clan et vont nous rejoindre. Nous devons être une vingtaine.

Le 6 juin survient le débarquement en Normandie. Nous demandons au directeur de l'école normale, monsieur Thubet, de nous faire subir les épreuves de fin de stage et lui donnons les raisons de notre demande. Il se précipite chez l'inspecteur d'académie qui ne veut pas prendre de décision. Qu'à cela ne tienne, monsieur Thubet va voir le recteur qui donne son accord.

Tout se passe très bien et le samedi 10 juin, nous sommes prêts à partir. Briançon nous oriente vers le maquis de l'Oisans où, pensons-nous, il nous rejoindra. Dès le lendemain, nous sommes organisés. Bison a encore à faire à Grenoble avec Briançon, Henri doit voir Émilien pour accompagner d'autres jeunes en Oisans ; les autres, Maurice, Jean, Raymond, Milou et moi, partons pour Allevard et passerons par les Sept-Laux que nous avons franchi plus d'une fois. Les six hauts-savoyards, Charly, Hubert, Jeannot, Max, Georges et Joseph, nous rejoindront directement par Vizille. Joseph s'arrêtera là. Chacun des groupes atteint Rochetaillée où des hommes du maquis les dirigent vers Ornon. Nous y trouvons de nombreux maquisards, plus ou moins armés, quelques-uns en uniforme, certains portant le brassard à tête de mort des francs-tireurs. Nous faisons la connaissance du chef du maquis, le capitaine Lanvin, belle figure coloniale, allure de baroudeur. Pierre Fugain qui le rencontrera à son PC de Séchilienne, le décrit ainsi "Lanvin me fit une grosse impression. Je devinais l'officier de carrière, mélange de légionnaire et de guérillero, prêt à tous les barouds, routinier du protocole militaire et un peu anar, sans vouloir en convenir, très à l'aise de faire, ici, selon son tempérament, une guerre qui ressemblait fort à une révolution, très belle et très grande gueule, qui oblige à la sympathie d'emblée, respecté et admiré par ses hors-la-loi quelque peu troufonisés".

Pour nous, pas de Briançon, on parle cependant d'une section qui porte son nom mais le chef en est l'aspirant Volait. Ce dernier nous apprend que Briançon est appelé à d'autres fonctions. Nous saurons plus tard qu'il était chargé avec Georges Bois (Sapin) des sections B de ville et qu'il assurait en même temps le service de renseignement. Il

n'aura alors que ce travail de 2^e bureau pour les FFI et plus spécialement pour le secteur 1 Grenoble-Oisans, lourde tâche, sous les ordres de Lanvin². Nous sommes déçus et Maurice Volait en supporte les conséquences. La section s'organise : Volait s'appellera Porte - le nom est trouvé pour la section -, Bison sera son adjoint. Quatre groupes de combat sont constitués : le premier, commandé par Jean-Pierre Lacour, est formé d'élèves du lycée préparant le concours de l'École nationale de la France d'outre-mer, les colos plus un cyrard. Deux groupes sont formés par les "Brûleurs de loups" et normaliens, l'un commandé par Henri, l'autre par Jean Duby, un haut-savoyard. Le quatrième, aux ordres de Roger Collomb, comprend un certain nombre de garçons envoyés par Bois-Sapin. Ajoutons à cela l'intendance avec Georges Armand et Pierre Couprie et un cuisinier. Plus tard, nous aurons un médecin, Émile Pardé, et deux infirmières, Simone et Anjo. A cette section que Lanvin baptisera la section des intellectuels, on adjoint deux ouvriers de la Viscose (ils sont vieux ! dix ans de plus que nous !) et un ancien légionnaire, Gallois, qui a fait Verdun, venant on ne sait d'où. En tout 45 hommes.



L'arrivée des "Brûleurs de loups" au maquis de l'Oisans

2. Le secteur 1 des FFI de l'Isère comprenait les vallées de l'Eau-d'Olle et de la basse Romanche et la ville de Grenoble. Les sections B étaient constituées en ville et leur mission était de déclencher l'insurrection pour la libération de Grenoble, ceci sous la direction du capitaine Bois-Sapin et sur l'ordre du capitaine Lanvin. Ces sections comprenaient beaucoup de jeunes venus du scoutisme.

Une des particularités de la section réside dans le nombre important de jeunes venant du scoutisme : Éclaireurs de France, scouts de France, éclaireurs unionistes, éclaireurs israélites. Nous sommes tous animés du même idéal. Certes, nous voulons chasser l'allemand, mais notre désir est aussi de lutter contre le racisme, de promouvoir une société plus juste, plus humaine. Dans la section, il y a celui qui croit au ciel, celui qui n'y croit pas, et une parfaite tolérance est de mise. Nous recevons des armes : un F.M. par groupe, quelques fusils, quelques mitraillettes STEN, des pistolets ; c'est peu et même très insuffisant. On nous promet des parachutages qui ne viendront jamais.

Quittant Ornon, les Porte vont aller à la Traverse d'Allemont. On s'y organise dans des granges. La vie maquisarde commence avec ses exercices, connaissance des armes, tir. Il faut cependant économiser les munitions. C'est l'un des points de friction. Le découragement gagne certains. Porte n'a peut-être pas la bonne façon de faire et quelques garçons, "Brûleurs de loups" et normaliens, quittent le secteur 1 et rejoindront le maquis de Chambaran. Les "Brûleurs de loups" ne composeront plus qu'un groupe commandé d'abord par Jean Duby puis par Charly Vallin, un autre haut-savoyard. Des armes arriveront quand même grâce à un coup de main audacieux. C'est un groupe de Briançon devenu Porte, qui, sur les indications de Bois-Sapin, va enlever un stock d'armes et de munitions caché à la justice de paix de Grenoble. Cette opération, effectuée en plein jour, va permettre à l'Oisans de s'équiper un peu mieux.

De la Traverse, le 26 juin, la section gagne la fonderie où nous faisons la jonction avec la section du lieutenant Sacha (un officier polonais) et de là, à deux heures du matin, nous atteignons le pont de l'Infernet où nous retrouvons le lieutenant Lamy et ses hommes. Les différents groupes s'installent en embuscade de part et d'autre du point, sur les deux rives de la Romanche. On a signalé un convoi allemand arrivant du Lautaret et descendant vers Grenoble. Nous ne devons tirer que sur ordre. Vers huit heures, deux camions chargés d'Allemands passent à vive allure. L'ordre n'est pas venu. Seul, le lieutenant Lamy lance une grenade et fait ouvrir le feu à son F.M. D'autres véhicules vont peut-être arriver. Nous demeurons là jusqu'à vingt heures et l'embuscade est levée. Nous nous posons des questions. L'ordre de tirer devait venir de Sacha. Lanvin, dans son ouvrage *Liberté provisoire*, dit que les gendarmes de liaison de l'officier polonais, depuis Rochetaillée, ont transmis à Porte l'ordre de ne pas tirer. Lanvin engu... Sacha qui nie les faits. Porte a sa part et Lamy est félicité. Le mystère sera éclairci plus tard.

Le 30 juin, la section est transportée en camions à Livet avec armes et bagages et gagne les chalets de Miribel. Nous sommes en pointe du

dispositif du secteur 1. Les groupes descendent à tour de rôle au pont de l'Infernet et sont chargés de contrôler le petit train Vizille-Bourg-d'Oisans. Les voyageurs doivent présenter leurs papiers, ce qu'ils font de bonne grâce. C'est, paraît-il, un moyen de repérer des indésirables qui voudraient infiltrer le maquis.

Et arrive le 6 juillet où nous allons recevoir le baptême du feu. A une heure du matin, la section est réveillée et descend sur Livet. Nous retrouvons la section Sacha et la mitraille de l'adjudant Métal que nous connaissons. Des camions nous prennent en charge. C'est le scénario habituel : tous feux éteints, des hommes armés sur les ailes, la moto de Porte entre deux véhicules. Nous gagnons Séchilienne puis le lac de Luitel et, à pied, nous progressons. Nous arrivons en vue du château d'Uriage. Il est là, près de nous. Nous apprenons notre mission. Les miliciens qui occupent le château, où ils ont leur école de cadres, vont partir. Nous devons, en somme, les saluer comme il se doit. Les fusils mitrailleurs sont mis en batterie, un groupe doit s'approcher de la route et attaquer les camions à la grenade. On ne doit tirer que sur ordre. Dans mon groupe, le légionnaire Gallois est au F.M. Je suis près de lui pour charger, des camarades sont derrière nous, armés de fusils. Jeannot Duby observe à la jumelle. Les miliciens se rassemblent dans la cour, lever des couleurs. La cible est belle mais on ne tire pas. Tout à coup, un groupe d'Allemands arrive en chantant ; il est onze heures environ. Une mitrailleuse de l'adjudant Métal ouvre le feu, tous les F.M. tirent à leur tour. L'ennemi met longtemps à riposter puis tire des fenêtres du château. Nous avons nettement l'avantage. Le combat dure jusqu'à midi trente environ. Une à une, les armes automatiques se taisent.

Jeannot, qui pense que nous devons couvrir le repli, donne l'ordre de continuer le tir et, quand tous les groupes semblent avoir rejoint la base de départ, nous décrochons. Rejoignant nos camarades par un vallon herbeux, nous sommes pris sous le feu d'une mitrailleuse lourde qui fort heureusement ne nous atteint pas. Nous retrouvons tout le monde. Nous regagnons Luitel, les camions et Livet. Au café, nous nous installons pour manger. Porte s'aperçoit qu'il a oublié son sac sur les lieux du combat et demande à Bison de désigner quelqu'un pour aller le récupérer. Le sac contient des grenades défensives et des documents. Bison va prendre un vélo chez l'instituteur qu'il connaît et part chercher le fameux sac. Nous regagnons notre nid d'aigle. Le lendemain, Bison n'est toujours pas là et nous apprenons qu'au retour, il a été forcé à vélo un barrage de miliciens qui ont tiré et l'ont blessé. Le croyant probablement mort, ils n'ont pas suivi. Il est à l'hôpital du maquis à l'Alpe-d'Huez. Quelques temps plus tard, il ira en convalescence à Allevard.

Les journaux annoncent laconiquement le lendemain : dix sept miliciens et quatre Allemands tués. Après cette action, il y a encore un mystère. Sacha a placé les mitrailleuses de Métal de telle façon qu'elles ne pouvaient pas assurer un bon tir. Plus tard, l'échec d'un coup de main à Saint-Jean-de-Maurienne, sous la direction du capitaine Érié, adjoint de Lanvin, et auquel Sacha participe, fera découvrir le pot-aux-roses. Une téléphoniste passe le message : "il y a là un certain Sacha qui téléphone à une dame de Saint-Jean-de-Maurienne des phrases qui n'ont ni queue ni tête". L'opération a coûté la vie à plusieurs maquisards. Une enquête est menée à Grenoble par Briançon. Elle aboutit à la Gestapo. Convaincu de trahison, reconnaissant les faits, Sacha sera exécuté. Ainsi périt un officier allemand qui avait réussi à s'infiltrer chez nous.

Après Miribel, le 19 juillet, la section est envoyée au Mollard de Lavaldens, au-delà de la Morte, dans la vallée de la Roizonne, toujours en pointe du secteur. La mission consiste, bien entendu, en la surveillance de cette route qui vient de la Mure, mais aussi à retenir toute attaque venant de ce côté, tout cela assorti d'un repli sur le Poursollet. Des postes de garde aux fusils mitrailleurs sont installés sur chaque rive de la vallée. Un barrage est mis en place en aval. Nous avons reçu, pour remplacer Bison pendant sa convalescence, le sergent-chef Rira, sous-officier d'active. Quelques fusils Mauser complètent notre armement (ce n'est pas encore le "Pérou"). Une section de mitraille s'est installée au village voisin et c'est l'occasion pour l'adjudant Neyton qui la commande de nous initier au maniement des mitrailleuses Hotchkiss. Le capitaine Lanvin vient plusieurs fois inspecter notre dispositif. Nous ne sommes pas tout à fait privés de nouvelles du monde extérieur, la progression difficile des Alliés en Normandie et, plus près de nous, la tragédie du Vercors.

Le capitaine Lanvin a depuis quelque temps réorganisé le secteur. Cinq groupes mobiles sont créés, correspondant chacun à l'effectif d'une compagnie. Nous sommes intégrés au G.M. 3, commandé par le sous-lieutenant Porte (promotion récente). Outre notre section commandée par Rira puis par Bison à son retour, le G.M. 3 comprend la section Marceau basée à la Morte, la section de mitraille de l'adjudant Neyton et la section Marliou du secteur de la Mure. Le 30 juillet, au rapport, Porte nous lit un ordre du jour du capitaine Lanvin : "Officiers, sous-officiers et soldats du maquis du secteur I, nous allons être prochainement attaqués en force par la Wehrmacht. Le Vercors, trahi, vendu, est tombé. Nous vengerons le Vercors ! Un maquisard du secteur I vaut dix boches ; le débarquement dans le sud est proche. L'Oisans libre restera libre. Haut les cœurs et vive la France !". Par ailleurs, Lanvin avait adressé au général Pflaum, commandant la 157^e

DA (bavaroise), une lettre dans laquelle il indiquait que ses hommes étaient des soldats commandés par des officiers et sous-officiers d'active. Il se disait disposé à respecter les lois de la guerre et demandait à son adversaire d'en faire autant. Une réponse devait être apportée à son PC avancé de la Croix du Mottet. Les Allemands firent placarder dans les villages un avis notifiant que les groupes armés des vallées de la Romanche et de l'Eau-d'Olle seraient considérés comme des francs-tireurs qui devraient être abattus s'ils étaient pris.

Le dimanche 6 août, vêtus de chemises et de pantalons kakis, brassards tricolores FFI, nous sommes passés en revue par Porte qui arbore ce jour-là son uniforme de Saumur. Nous recevons le fanion de la section, rouge et or, aux couleurs de la ville de Grenoble. Un défilé dans le village nous conduit au monument aux morts où Porte dépose une gerbe. Une messe, à laquelle beaucoup d'entre nous assistent, est célébrée et un vin d'honneur nous offert à la mairie.

Nous recevons le renfort d'un groupe de destruction. Le lieutenant Lamy et Roger Chariglione ont la mission de détruire, sur ordre du sous-lieutenant Porte, les ponts de la vallée. Un téléphone, branché sur la ligne la Morte-la Mure, nous permet de recevoir des ordres et de donner des informations. A la même époque, nous recevons notre médecin et nos infirmières. Bison revient prendre le commandement de la section ; Rira recevra une autre mission. Le 11 août, Porte ordonne le mouvement de la section et de la mitraille sur la Morte. Roger Colomb et son groupe, aux ordres de Rira, restent en arrière pour couvrir le repli et devront rejoindre le Poursollet par les hauts. A la Morte, le groupe de Charly Vallin, dont je fais partie, est envoyé au Grand-Serre en mission d'observation et éventuellement de couverture. Le premier groupe de Jean-Pierre Lacour ainsi que l'intendance et le groupe médical doivent gagner le Poursollet en compagnie de la section de mitraille. L'adjudant-chef Marceau et sa section sont au-dessus de la Morte.

Au Grand-Serre, nous observons la progression des Allemands venant de Laffrey, progression marquée par des incendies de villages et de récoltes. Nous passons sur place la nuit du 11 au 12. Charly organise des tours de garde au F.M. Le 12, rien de spécial ne se produit et vers dix sept heures, Jean Sandier vient nous apporter l'ordre de rejoindre le Poursollet. Pourrions-nous passer à la Morte ? Les Allemands y sont peut-être. Nous descendons à vive allure... Rien à la Morte. Nous prenons le vieux chemin du Poursollet. A Combe-Oursière, nous trouvons Bison et les colos, un barrage est établi. En montant, nous rencontrons des maquisards de la Mure qui ont été refoulés par Porte qui ne peut les intégrer à son dispositif. Au lac, il nous accueille, Charly fait son rapport. Le lieutenant nous invite à nous installer pour la nuit sous les

sapins. "Nous sommes là au repos, nous dit-il, nous ne craignons rien". Il ne reste rien à manger pour nous et nous avons le ventre vide depuis le 11 au matin.

La situation du G.M. est la suivante : deux groupes de la section bivouaquent près du lac, l'intendance et le groupe médical sont dans un chalet. Porte a son PC au chalet Charrel. Le groupe 3 de Roger Colomb doit être sur les crêtes. La section Marceau est sur les pentes de Broufrier, la section Marlieu doit être entre le lac Claret et la Morte, la section de mitraille est à la Barrière. Le 12 août au soir, Porte réunit les chefs de section et le docteur Pardé à son PC La réunion est houleuse. Plusieurs chefs veulent quitter le Poursollet qu'ils jugent peu sûr. Marceau a pris l'initiative de disperser ses hommes par groupe et a organisé des caches d'armes selon les ordres du commandant Ferval (Le Ray) - nous possédons le rapport de l'adjudant Marceau - et lui-même avec son adjoint Tosi resteront en observation sur la crête Broufrier. La section de mitraille se dispersera dans la nuit. Finalement toutes les sections du G.M. 3 sont dispersées à l'exception des Porte. Le lieutenant donne l'ordre à Bison de prendre un groupe, de descendre dans la vallée, d'observer (d'après lui, les Allemands n'y sont pas), d'établir un barrage et de trouver un moyen de passer avec le reste du G.M. afin de rejoindre le Rivier-d'Allemont. Le groupe de Charly auquel Bison pense n'est pas assez frais pour la mission et c'est le groupe des colos qui est choisi. Bison me demande d'aller avec lui : la fraternité "Brûleurs de loups", la mission peut être dangereuse, j'accepte.

Le 13 août à quatre heures, nous partons avec nos armes, des munitions ; nos sacs restent sur place, nous les retrouverons au retour. Nous arrivons au-dessus de Rioupéroux, les Allemands sont là et bien là, ils circulent dans les deux sens avec des moyens importants, véhicules blindés, automitrailleuses, etc. Il est impossible de tenter un passage. Nous restons néanmoins en observation. Vers dix heures, Bison décide de remonter. Nous sommes presque arrivés au Poursollet quand une violente fusillade éclate au-dessus de nous, nous forçons l'allure pour aller en renfort et à ce moment-là, nous voyons arriver Anjo, une de nos infirmières. Rapidement elle raconte : les Allemands ont attaqué en force, Georges Armand, l'intendant a été tué, Simone est gravement blessée ainsi que Roger Chariglione ; Anjo va chercher du secours pour son amie. Elle nous dissuade de monter : nous n'avons aucune chance de nous en tirer.

Nous tenons conseil de guerre. Bison transmet les ordres de Lanvin et de Bastide (Le Ray) : cacher les armes et se disperser par petits groupes de trois ou quatre. Seul impératif : rejoindre le Rivier. A trois, nous réussirons à échapper aux Allemands. Les colos de Jean-Pierre Lacour

"maquisent" dans le Taillefer comme le feront Marceau et trois de ses hommes. Le lieutenant Lamy prendra le commandement de tous ces isolés et de quelques FTP ou AS de la Mure. Bison, Jean Massenavette, le cyrard et moi, après avoir caché nos armes sous un grand rocher, quittons nos camarades. Nous marchons dans la forêt, bien au-dessus de la vallée, en direction de Séchilienne où nous pourrions peut-être franchir la Romanche. Nous avons pensé marcher la nuit et nous reposer le jour, mais le terrain encombré de broussailles n'est pas propice. Nous nous arrêtons à la nuit et nous nous efforçons de dormir.

Le 14, passant à l'aplomb des Clavaux, nous remarquons des corps étendus sur un terrain découvert. Nous sommes tirés à la mitrailleuse lourde, nous entendons une patrouille qui passe à peu de distance. En fin d'après-midi, au niveau de Séchilienne, nous descendons et approchons du pont sur la Romanche ; il est gardé. Nous remontons, passons le rocher qui surplombe et atteignons la route de Séchilienne à la Morte. Allongés à plat-ventre en haut d'un talus en surplomb de trois mètres au moins entre le pont et la scierie vers Saint-Barthélemy, nous observons. Une patrouille passe, une autre en sens inverse. Elles doivent attendre les maquisards qui, comme nous, tentent d'échapper à l'encerclement du massif. Nous apercevons une dame qui, venant du pont, se dirige vers nous. A voix basse "Madame, Madame, attachez vos chaussures". Sans hésitation, elle s'accroupit, faisant mine de nouer ses lacets. Nous la questionnons, elle nous signale que les Allemands occupent la scierie, gardent le pont et régulièrement des patrouilles passent dans les deux sens. "Merci Madame !".

Nous attendons la nuit. Nous ôtons nos chaussures et ayant noué les lacets, les mettons à notre cou. Après le passage d'une patrouille, en chaussettes, nous dégringolons sur la route, la franchissons et sautons dans le pré en contrebas. Nous attendons un peu et courons vers la Romanche où nous buvons goulûment. Que l'eau de la rivière était bonne ce jour là, mais aussi quelle imprudence ! On pouvait nous tirer comme des lapins. Nous camouflant du mieux possible, nous nous endormons. Au matin du 15, nous atteignons le village de l'Île-Falcon. Nous sommes très précautionneux dans notre marche. A la première maison, nous demandons à manger ; une dame entrouvre sa porte, nous tend un morceau de pain et nous prie de fuir, elle ne veut pas que sa maison brûle. A la demeure suivante, une autre habitante nous fait entrer dans un hangar et quelques instants après arrive avec son mari, apportant du pain, du fromage, du chocolat au lait bien chaud, de l'eau dans une grande cuvette, du savon, un rasoir, des bleus de travail pour nous changer. Ragailardis, proprement vêtus, nous nous sentons des garçons convenables. Nous indiquons à Monsieur Jossierand, le maître

de maison, que nous désirons rejoindre Échirolles et Grenoble (nous venions de prendre cette décision), nous atteindrions Allevard et, par les Sept-Laux, nous retrouverions Lanvin au Rivier-d'Allemont. Monsieur Josserand propose de nous conduire sur un bout de chemin. Une hache sur l'épaule, il part en avant. Nous le suivons à quelque distance. Finalement il nous attend et nous indique une route où nous ne devons pas faire de mauvaises rencontres. Nous le remercions, il nous souhaite bonne chance. Au premier village, Saint-Pierre-de-Mésage, malgré nos bleus, on nous identifie comme des maquisards et on nous annonce le débarquement en Provence. Enfin la libération est proche. En évitant les bourgs, marchant le plus possible à couvert, nous atteignons la route de Champ-sur-Drac à Jarrie. Il nous faut traverser la Romanche, le pont est au bout du chemin mais les Allemands sont là et refluent sur Grenoble. Sans trop hésiter, nous marchons près d'eux en devisant comme de bons ouvriers qui reviennent du travail. Passant par Champagnier, nous atteignons Échirolles. Jean Massenavette nous quitte pour rejoindre sa famille à Grenoble. Nous ne le reverrons jamais. Il sera tué en Indochine à la tête de sa section le 15 décembre 1946. A Échirolles, Charles Brunet-Jailly étant absent, Monsieur et Madame Martin, ses collègues, nous accueillent, nous préparent un repas succulent. Nous sommes si fatigués que nous nous endormons au milieu du dîner. On nous conduit à une chambre et nous sombrons dans le sommeil.

Le lendemain, ayant récupéré des vêtements civils chez Charles, nos faux papiers en poche, nous gagnons Grenoble et prenons le car pour Allevard où nous avons des contacts. Grâce au capitaine Bernard que nous rencontrons, nous avons des nouvelles de l'Oisans et nous pouvons, deux ou trois jours plus tard, rejoindre la section.

Que s'est-il passé le 13 août au Poursollet ? Nos camarades l'ont raconté. Comme l'avait ordonné Porte, le groupe de Charly Vallin, l'intendance et le groupe médical se considéraient au repos. Certains faisaient leur toilette, déjeunaient. Deux garçons étaient même allés chercher, auprès des habitants, de la farine, du lait et des œufs pour confectionner des crêpes. Vers 10 h, un avion survole le site, chacun se réfugie sous les sapins. Tout à coup, des hommes, portant l'uniforme des chantiers de jeunesse, s'avancent "Qu'ils sont imprudents !" dira un maquisard. Brusquement, Jean crie : "Les Chleus !". On entend "Heil Hitler !" et ces hommes tirent. Jean Gilly met son FM en batterie et riposte. Charly et Jeannot Duby, près de lui, tirent aussi. Le FM se tait, Jean Gilly est tué. Jeannot crie : "Charly ! Replions-nous". Il croit entendre : "Toi d'abord, je te suis !". Et puis plus rien. Charly est mort. Devant le nombre des ennemis, la plupart des maquisards cherchent leur salut dans la fuite. Georges Armand est mort. Son adjoint, Pierre

Couprie, blessé, réussira, avec l'aide d'un camarade, à gagner Ornon. Simone Voisin est blessée, un Allemand veut l'achever, un médecin dira : "Inutile de gaspiller une balle, elle va mourir". Secourue, elle sera sauvée. Le médecin, Émile Pardé, est blessé dans sa fuite, rattrapé, il sera achevé à coup de crosse. Roger Chariglione, grièvement touché au ventre, mourra le lendemain. La vingtaine de maquisards qui était là n'a rien pu faire face au nombre. L'adjudant Marceau, dans son rapport rédigé le 26 août et destiné au capitaine Lanvin, indique : 600 hommes et 200 mulets bâtés. Les Allemands, dans leur folie destructrice, brûleront tous les chalets (les habitants réussirent à fuir). Nos sacs, notre matériel seront détruits par le feu.

Nos camarades élèves-maîtres de Haute-Savoie paieront un lourd tribut. Charly est tué au combat ; Max Robert a réussi à s'enfuir, il arrive à Gavet, va voir l'institutrice, il erre dans le village. Voyant arriver des Allemands, il se met à courir. Il est aussitôt arrêté, conduit à la Kommandatur, interrogé brutalement :

- Vous êtes un terroriste.
- Je suis un soldat de De Gaulle.
- Vous serez fusillé.
- Je serai tout de même mort pour la France.

Conduit au bord de la Romanche, il est abattu et jeté dans le torrent. Il aura eu le temps de crier "Vive la France !", ceci le 19 août. Un officier racontera à l'institutrice la fin de Max et dira : "Nous venons de fusiller un grand français". Le père et le frère de Max retrouveront son corps sur un banc de sable plusieurs jours après. Georges Duffaud, lui, a réussi à atteindre le hameau des Clots-de-Rioupérroux. On lui indique une cachette dans les bois, on lui apporte à manger et on lui recommande de ne pas bouger. Le 19 au matin, il vient au hameau. A une maison, on lui donne un morceau de pain. Il sort et tombe sur une patrouille allemande. Il est arrêté, conduit à Rioupérroux au siège de la Gestapo, interrogé, battu. Il s'accusera d'avoir volé le pain, ne voulant pas exposer sa bienfaitrice à des représailles. Il est ramené aux Clots, conduit à sa cachette, encore battu. Les nazis lui font creuser sa tombe et il est abattu. Quand on observe la date, ces deux garçons sont des morts de la dernière heure. Le 19 août, les Américains étaient signalés au col de la Croix-Haute.

L'aventure de Simone Voisin est assez extraordinaire. Grâce à des gens du Poursollet, elle réussit à atteindre l'infirmerie des usines Péchiney à Rioupérroux, croyant y être en sécurité (elle y a séjourné). Mais la responsable a peur, alerte la Gestapo. On la confie à des miliciens qui doivent la conduire à l'hôpital militaire de la Tronche, tenu par les Allemands. En route, elle réussit à convaincre ses accompagnateurs de

l'emmener à l'hôpital civil. Les miliciens acceptent. Les médecins qui reçoivent Simone la soignent et préviennent ses parents. Monsieur Voisin était professeur révoqué à l'école normale et Madame au lycée de jeunes filles. Tous deux viennent voir leur fille et parviennent à la faire transférer à la clinique des Bains. Une fois remise, elle retrouvera sa famille. Anjo, qui le 13 août cherchait du secours pour Simone, ira aussi à l'infirmerie de Péchiney. Comme Simone, elle sera prise en charge par la milice et conduite à l'hôtel Gambetta, siège de la Gestapo. Simone, au courant du sort réservé à Anjo, alerte ses parents : "Ma mère", dira t-elle plus tard, "mettra ses plus beaux vêtements, son plus beau chapeau et ira à la Gestapo : Comment pouvez-vous garder ma nièce qui encadrerait une colonie de vacances dans le massif du Taillefer ? Je trouve cela scandaleux." Les Allemands se laisseront convaincre et libéreront Anjo qui retrouvera son amie.

Le groupe de Roger Collomb qui devait, d'après Porte, être sur les crêtes le 12 août, ne pourra rejoindre, "maquisera" dans le Rif Bruyant, puis gagnera la vallée de la Roizonne où il se trouvera récupéré par l'adjutant Lacabe avant de rallier le secteur. Finalement, tous les survivants de la section Porte se retrouveront à Vizille le 23 ou 24 août. Quelques jours plus tard, sous les ordres de Briançon, nous irons, avec un groupe de prisonniers allemands portant les cercueils, chercher les corps de nos camarades tués au combat. Nous trouverons, en plus, le corps du docteur Moïse Kaufmann, de Valbonnais, et celui de Pierre Rimey-Meille, de la Mure, qui avait été incorporé à la section Porte à cause son infirmité (il était unijambiste). Après la libération, les Porte seront dispersés, certains engagés au 1^{er} BIC iront en Maurienne pour suivre et attaquer les Allemands de la 157 DA. Ce bataillon deviendra le bataillon de l'Oisans, puis le 11^e BCA, commandé par le capitaine Grand (Étié) et participera à la campagne de Maurienne et d'Italie du printemps 1945. Les colos et Jean Massenavette s'engageront dans la compagnie Stéphane du 15^e BCA et combattront aussi en Maurienne. D'autres garçons se feront incorporer à l'armée venue d'Afrique et iront jusqu'au Rhin et au Danube.

Au sein de leur amicale, les Porte se posent souvent des questions sur la tragédie du Poursollet : pourquoi Porte (Maurice Volait), resté un fidèle de l'amicale, avec qui nous avons eu des relations très fraternelles, était-il persuadé que les Allemands n'occupaient pas la vallée de la Romanche, peut-être même pas la Morte, que nous ne risquions rien au Poursollet ? Quels renseignements avait-il et apportés par qui ? Notre agent de liaison avec Lanvin disait le contraire et transmettait le 12 août un ordre de dispersion. Nous nous sommes aussi posé des questions au sujet de notre action dans la Résistance et au maquis. La réponse est

venue d'André Jullien (Briançon) lors d'une rencontre au Poursollet un 13 août. Le mérite de l'Oisans a été d'immobiliser la 157^e division allemande de montagne qui aurait été bien utile ailleurs. Pour sa part, le groupe mobile 3 a maintenu un bataillon de cette unité d'élite. Et puis la Résistance a permis que Grenoble soit atteinte par les Américains le 22 août 1944 (J plus 7) alors que cette libération était prévue pour J plus 90.

Les Porte ont conservé leur idéal de lutte contre les dictatures, contre le racisme, manifestent la même fraternité qu'en 1944 et se retrouvent le 13 août au Poursollet pour honorer leurs morts et les morts de toutes les résistances¹.

André BAROZ

RÉPONSE DE MONSIEUR LE GÉNÉRAL ALBAN BARTHEZ

Mesdames et Messieurs de l'Académie,
Mesdames, Messieurs,
Cher confrère,

Comment oser prendre la parole après cette plongée dans la période dramatique de la Résistance et de la Libération ? Comment discourir après avoir entendu ce témoignage d'un combattant du rang, d'un combattant de l'ombre ? Un combattant ballotté qui reçoit des ordres et des informations contradictoires, un combattant qui réagit au mieux avec son petit groupe de camarades et qui, leurré par l'ennemi, est capable de le leurrer à son tour, de le surprendre et de le battre.

Nous avons entendu un témoignage précis, franc et honnête qui nous a conduit au cœur même de ces maquis auxquels nous devons, pour une grande part, l'honneur retrouvé de notre pays. En notre nom à tous, j'exprime à André Baroz nos remerciements pour ce témoignage, pour avoir participé, volontairement, à la lutte contre l'occupant.

Je voudrais compléter ses propos en rappelant que la libération de l'été 1944, aussi exaltante qu'elle fût, ne marquait pas la fin de la guerre. André Baroz a fait allusion, une allusion très discrète, à la constitution du 11^e bataillon de chasseurs alpins. Le bataillon fit partie de la 27^e division alpine reconstituée qui, sous les ordres du colonel Valette d'Osia, puis du général Molle, fit face aux unités allemandes qui tenaient la crête des Alpes. Mal armée, mal équipée, composé de tout jeunes combattants peu expérimentés, dans des conditions climatiques excessives,

1. Pour ce récit, j'ai utilisé ma mémoire et celle d'Aimé Berthollet (Bison). Ouvrages consultés : André LANVIN-LESPIAU, *Liberté provisoire* ; Pierre FUGAIN, *Ici l'ombre* ; les collections du Porte à Porte, *bulletin de l'amicale des anciens Porte*.

cette division a tenu tête aux actions incessantes des unités de montagne allemandes durant tout l'hiver 1944-1945. La France reprenait vie après quatre années d'occupation, l'intérêt des Français se portait vers l'offensive alliée sur le Rhin puis en Allemagne, à tel point que l'on a pu qualifier ces combats sur la ligne des Alpes de "guerre oubliée". C'est donc un "combattant de l'ombre" et un "combattant de la guerre oubliée" que nous recevons aujourd'hui dans notre Compagnie et c'est notre Compagnie qui en est la première honorée.

Après les combats de l'hiver 1944-1945 et l'armistice, la 27^e division alpine est dirigé sur l'Autriche où elle fera partie des troupes d'occupation. C'est une récompense pour tous, sauf pour vous qui êtes appelé à l'école normale d'instituteurs. Autrement dit, tout rentre dans l'ordre...

Tout rentre dans l'ordre, cela veut dire que vous vous replacez dans l'axe de votre vocation, vocation à laquelle vous serez fidèle tout au long de votre vie professionnelle et au-delà. Une vocation qui est apparue très tôt, à Saint-Pierre-d'Allevard où vous êtes né, vocation qui doit beaucoup, sans doute, à votre grand-père paternel, instituteur lui-même et originaire de la Ferrière, berceau de votre famille. Nous y reviendrons. Au cours complémentaire d'Allevard, vous passez le brevet élémentaire et vous préparez le concours de l'école normale. Vous êtes dans les mains de maîtres d'exception, nommés au choix, entièrement donnés à leur métier et très exigeants. Ils disent : "l'école normale ? Vous y entrez à coups de pied si nécessaire !". Le brevet acquis, vous entrez en seconde au lycée. Après les exigences du cours complémentaire, c'est la détente ; vous êtes tous bien au-dessus du niveau des élèves du secondaire, tous vous vous laissez aller au point que l'année suivante il faudra réagir très sérieusement en vue du baccalauréat et du concours de l'école normale, très difficile en 1940.

Vous nous avez parlé de votre temps à l'école, aussi je vous reprends à la sortie. Sur votre demande, vous rejoignez à la Côte-Saint-André le "foyer départemental". Vous y demeurerez vingt six années. C'est là que vous rencontrez une jeune savoyarde, éducatrice, pour laquelle vous éprouvez une vive sympathie, ce qui engendre en retour une aussi vive sympathie ; c'est ce que vous m'avez dit. Mme Baroz est aujourd'hui parmi nous, je la salue au nom des membres de notre Compagnie.

Le foyer départemental occupe l'ancien séminaire de la Côte-Saint-André. En fait, la construction des bâtiments était à peine achevée au moment de la séparation de l'Église et de l'État et, lorsqu'ils furent saisis, ils n'avaient pas encore abrité le séminaire. Après la première guerre mondiale, le président du Conseil général de l'Isère, Léon Perier, avait créé dans ces bâtiments un foyer départemental destiné à accueillir les "pupilles de l'État", c'est-à-dire les enfants de l'assistance publique.

C'était contraire à la loi qui disait que ces enfants devaient être placés chacun dans une famille. Oui mais... Si dans certaines familles le pupille était traité comme les autres enfants, assez souvent il était considéré plutôt comme un valet et, de ce fait, corvéable à merci. Les enfants de l'assistance étaient appelés "Parisiens" par les gens du pays, autrement dit "étrangers". L'un de nos confrères récemment décédé, Gilbert Dalet, a écrit un ouvrage de souvenirs auquel il a donné comme titre *Le Parisien de la Marguerite*, la "Marguerite" étant la mère nourricière du petit "Parisien" qu'il était. Le foyer départemental comptait au total 500 élèves, pupilles de l'État mais aussi orphelins ou demi-orphelins et quelques pupilles de la Nation, fils de tués au combat. Ce foyer, qui n'était pas vraiment intégré à la ville, formait un ensemble autonome avec des classes primaires et professionnelles, une ferme de 100 hectares, des ateliers, une boulangerie, une cordonnerie... Le sous-directeur que vous étiez devenu se voyait chargé notamment de la gestion des 130 personnes que comptait l'encadrement de l'établissement.

Dans vos fonctions, vous êtes à la fois heureux et apprécié. Mais en 1971 le foyer devient un simple internat dont les internes fréquentent divers établissements scolaires. Inscrit à la liste d'aptitude de directeur, vous quittez alors la Côte-Saint-André pour l'école de "la Carronnerie", à la Tronche, dont vous devenez le directeur deux ans plus tard. Comme vous me l'avez dit, vous avez beaucoup éprouvé de satisfactions dans ce poste, au cœur d'un secteur professionnellement très agréable. Vous êtes notamment en liaison avec le principal du collège voisin, de façon à préparer pour vos élèves un passage "en douceur" du primaire au secondaire.

C'est l'époque des premières "classes de neige, de mer ou de nature" qui demandent à l'instituteur - et au directeur aussi, puisqu'il est chargé d'une classe à plein temps - de savoir adapter ses rapports aux élèves dans des situations tout à fait inédites. Vous m'avez fait part de quelques anecdotes, en voici deux.

- La durée du séjour en station de ski est de un mois et il s'agit de prendre d'emblée de bonnes habitudes. Aussi, le premier soir, le maître doit-il coucher dans le dortoir, dans la cabine du surveillant, ce que vous faites. Les enfants sont tout excités, ils ne dorment pas et peu à peu, le chahut enfle et se développe. Pour remettre de l'ordre, vous sortez de votre cabine, réflexe normal. Mais vous êtes en pyjama et les élèves sont abasourdis, jamais aucun d'eux n'aurait imaginé que leur instituteur pût porter un pyjama ! Quoi qu'il en soit, le calme est rétabli immédiatement.

- Autre anecdote : au cours des classes de neige, il n'est pas prévu que les parents aient l'autorisation de rendre visite à leur enfant ; celui-ci

risque d'être perturbé par la visite et d'éprouver beaucoup de difficultés à réintégrer ensuite sa classe en toute sérénité. Cependant, lorsque les parents habitent la Tronche, et que la classe de neige est implantée à Bachad-Bouloud comment pourrait-on leur interdire une visite ? Vous racontez : un jour, des parents arrivent tout heureux, on prévient leur fils. Celui-ci, arraché à ses jeux, accourt tout essoufflé, embrasse maman, embrasse papa, et, sans plus attendre, repart au galop reprendre ses jeux avec les copains. C'est alors que la mère fond en larmes...

En 1980, vous quittez l'Éducation nationale pour prendre votre retraite. Tout à l'heure j'ai parlé, tant votre parcours professionnel est droit, de "l'axe de votre vocation". Après avoir pris connaissance de vos activités de retraité, je préfère comparer cette vocation à un arbre, un arbre droit comme un I, un sapin de nos montagnes - chez vous on l'appelle un "vargno" - car vos activités sont solidement, profondément enracinées dans le terroir de votre famille. J'ai déjà fait mention de votre grand-père instituteur à la Ferrière, mais au total ce sont seize Baroz instituteurs à la Ferrière que vous avez dénombrés.

A ce propos, je dois faire part à notre assemblée de ma perplexité. Vous m'avez expliqué que dans la langue locale - nous sommes bien sûr dans l'espace franco-provençal - l'x évidemment ne se prononce pas, mais l'accent tonique se place sur la dernière syllabe. En revanche, lorsque le mot se termine par un z, le z ne se prononce pas davantage, mais l'accent tonique doit se porter sur l'avant-dernière syllabe. Alors voilà mon dilemme : dois-je vous appeler André Baroz comme je l'entends dire ici ou là ? Ou bien supprimant le z et écartant, comme tout bon français l'accent tonique, dois-je dire André Baro(z) ? Enfin, respectant l'usage local, aurai-je la hardiesse de prononcer André Bar(oz) ? Dans ce dernier cas, je crains de ne plus être compris ! Aussi, faisant preuve de sagesse, je m'efforcerai de ne plus prononcer votre nom d'ici la fin de ces propos !

Revenons à votre parcours : un jour vous êtes intrigué par l'expression "régent d'école". Vous partez alors à la recherche des racines de votre métier et vous publiez un livre, *Les maîtres d'école d'antan, sous-titré Des régents à Jules Ferry*. Le plus ancien de ces régents d'école, un certain Vasserot, vous l'avez rencontré au Bourg-d'Oisans, dans un minutier de notaire où il est témoin d'un acte du 6 février 1691. L'intérêt de votre ouvrage, c'est qu'il expose le résultat de vos recherches, il cite vos sources et il fourmille d'anecdotes. Votre but n'est pas de présenter un vaste panorama bien ordonné qui aurait l'allure d'une thèse, mais de dessiner les grandes lignes du phénomène que constitue l'émergence du maître d'école en vous appuyant sur des faits et des documents indiscutables. Vous faites ressortir ainsi que l'instruction

était beaucoup plus développée autrefois en pays de montagne, car, l'hiver, les enfants innocupés fréquentaient l'école avec assiduité. A tel point que des pays comme le Queyras ou le Briançonnais "exportaient" des régents d'école comme ils "exportaient" des colporteurs. D'ailleurs les colporteurs n'étaient-ils pas des commerçants à part entière qui se devaient de savoir lire et même écrire et aussi compter ?

Vous donnez des chiffres : pour la Vallouise, aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est environ 400 maîtres d'école qui, chaque hiver, se répandent dans la France méridionale ou le Dauphiné du nord. En 1792 à Néva-che, on délivre 68 passeports pour ces maîtres. Les régents d'école ne roulent pas sur l'or, on s'en doute bien. Leur traitement, à la charge des communes, est complété par une contribution des parents d'élèves, mais seulement quand l'école fonctionne, c'est-à-dire en dehors du printemps et de l'été, période durant laquelle les enfants sont employés à plein temps pour les travaux des champs ou pour garder "les bêtes". Souvent le régent cumule les emplois, chantre, parfois sacristain, sonneur de cloches - il règle aussi l'horloge, quand il y en a une - parfois même il est fossoyeur. Il enseigne à quelques garçons à lire, à signer de leur nom, parfois à écrire et, suprême consécration, à "chiffrer". Les filles n'ont pas besoin de tant de connaissances. Quelques-unes apprennent à lire. Une maîtresse d'école - il en existe - se défend d'apprendre à écrire à ses élèves "de peur qu'elles n'employassent leur temps à écrire à leurs amoureux". A vrai dire, du côté des garçons il n'y a pas un tel danger : ce n'est guère avec la plume qu'ils expriment leurs sentiments !

Permettez-moi de rappeler, cher ami, que votre ouvrage couvre les XVIII^e et XIX^e siècles. Il ne m'est pas possible de tout citer, mais je voudrais dire que vous abordez bien des points intéressants, souvent passionnants :

- les écoles protestantes, par exemple, où l'on enseigne aussi le jardinage ;

- les "classes de niveau" de l'école de Villars d'Arène, où le maître utilise, pour conduire ce que l'on appelle "l'enseignement mutuel", des moniteurs qui sont des élèves plus doués que les autres ;

- l'évolution du matériel d'écriture qui va de la plume d'oie jusqu'à la plume d'acier.

J'arrête là mon commentaire en espérant avoir donné à mon auditoire l'envie de s'intéresser de plus près à cet ouvrage.

Ce goût, ce don pour la recherche, vous l'exercez de façon tout à fait remarquable : c'est aux personnes, exclusivement, que vous vous intéressez. Votre point de départ est toujours un personnage ou un groupe humain : vous avez alors en main l'extrémité d'un fil - d'une lignée- que vous allez dévider patiemment jusqu'au bout. Si, en chemin, vous pas-

sez par le point de départ d'une ligne adjacente, vous la négligez sur l'instant, vous la mettez en réserve et vous n'y reviendrez qu'après avoir atteint le but premier de votre quête. Les résultats de vos nombreuses recherches font l'objet d'ouvrages, d'essais, de plaquettes, d'articles et aussi, bien sûr de communications à l'Académie. Je ne peux tout citer, voici quelques titres.

- *Marchands et ferriers du pays d'Alleverd*, ouvrage dans lequel, en racontant la vie de trois générations de vos ancêtres, vous évoquez tous ceux qui ont été mêlés à l'exploitation du minerai et à la sidérurgie de l'époque héroïque. Et en annexe, vous donnez votre ascendance agnatique à partir de 1550.

- "Des dauphinois chevaliers de Malte", communication faite ici même le 24 février 2001, dans laquelle vous présentez 34 dauphinois membres de l'ordre, dont 5 grands maîtres et 4 grands maréchaux. Vous concluez en soulignant que votre liste n'est pas exhaustive car vous n'avez parlé que des plus marquants.

- *La fille cachée de Bayard*, essai qui nous conduit pas à pas de Jeanne Terrail, née en 1501, fille naturelle du chevalier, jusqu'au dernier de ses descendants, Rodolphe de Collomb de Battines, mort en 1875 sans postérité. Cette dernière étude est évidemment en lien avec votre appartenance à l'association "Les amis de Bayard" dont le siège se situe à Pontcharra, patrie de notre héros national. Nous sommes plusieurs membres de notre Compagnie qui appartiennent aussi à cette association. Je salue amicalement ceux qui sont aujourd'hui parmi nous et tout particulièrement M. Jean Baccard, notre président.

Arrivé au terme de mon propos, il me reste à vous exprimer, mon cher confrère, la satisfaction avec laquelle les membres de notre Académie vous accueillent aujourd'hui et vous invitent à occuper ce fauteuil qui est maintenant le vôtre. Sachez que nous suivrons avec grand intérêt vos recherches et nous souhaitons qu'elles donnent lieu, de votre part, à de nouvelles communications.

Vous êtes parmi nous un représentant de ce corps de métier, les professeurs des écoles, auxquels nous tous, sans exception avons eu affaire. Vous êtes l'un de ceux et de celles auxquels nous devons, hors du cercle familial, nos premiers contacts avec la société, notre première confrontation à une autorité institutionnelle, notre découverte de l'adulte soucieux d'éveiller en chacun de nous le goût de la connaissance. A ce titre, nous avons reçu, les uns et les autres, des éléments indispensables à la construction de nos personnalités respectives, indispensables à notre insertion dans la communauté nationale.

Que votre présence parmi nous soit le signe vivant de notre reconnaissance.

Alban BARTHEZ

BIBLIOGRAPHIE DAUPHINOISE

Bruno BERTHIER et Robert BORNECQUE, *Pierres Fortes de Savoie*. Avant-dire de Hervé Gaymard. Préface de Nicolas Faucherre. Photos de Pascal Lemaître. Dessins de Robert Bornecque aquarellés par Nicole Tercinet. Cartes de Bruno Berthier réalisées par Joël Valentin. Co-édition FACIM (Fondation pour l'action culturelle internationale en montagne) et La Fontaine de Siloé (Les Savoisiennes), 2002, 33,5 x 24,5 cm, 255 p., phot. et illustr.

Après la trilogie *Sur les chemins du Baroque*, cet ouvrage, aboutissement et clef de voûte du programme "Pierres Fortes de Savoie", mis en œuvre par la FACIM, est véritablement exceptionnel.

Par sa maquette, sa mise en page et son iconographie, laquelle associe images anciennes et récentes, cartes d'hier et d'aujourd'hui, gravures et figures, aussi belles que pédagogiques. Par sa conception, qui associe un livre premier sur la Savoie, *Pierre forte des Alpes occidentales*, et un livre second sur *Mille ans de pierres fortes en Savoie*, lui-même divisé en deux parties : "De la motte castrale au château fort", "De la citadelle de Montmélian à la ligne Maginot des Alpes" (1561-1940). Par son style, qui associe celui d'un historien de l'art et celui d'un historien du droit. Par son contenu, qui associe une réflexion sur l'interaction histoire-territoire et un dictionnaire structuré des relations de la Savoie avec la guerre.

C'est dans son rôle de double interface, entre un passé millénaire d'affrontements et l'actuelle opération de valorisation économique, entre les historiques cerbères de frontières et l'actuel développement de la coopération frontalière, que se trouve la quintessence du caractère exceptionnel de cet ouvrage, illustration du "paradoxe savoyard de la conciliation des contraires".

Jean-Pierre CHARRE

VIE DE L'ACADÉMIE

Procès-verbal de la séance du 22 février 2003

Présidence du général Alban Barthez. Séance tenue dans la salle de conférences des Archives départementales de l'Isère¹.

Le président fait approuver le procès-verbal de la séance du 25 janvier 2003, tenue au château de Vizille. Le secrétaire perpétuel donne les noms des personnes ayant demandé à être excusées. Le président fait ensuite procéder au vote destiné à élire les nouveaux membres associés, puis présente à l'assemblée les candidats à la qualité de membre associé.

Élection de deux nouveaux membres associés

Ont été élus au cours de la séance du 22 février 2003 :

- M. Guy CROUZET, 49 chemin de la Tour d'Arces, 38330 Saint-Ismier ;
- M. Alain GROSS, 105 cours Jean-Jaurès, 38000 Grenoble.

Présentation de trois nouveaux membres associés

Ont été présentés à la qualité de nouveau membre associé de l'Académie delphinale, au cours de la séance du 22 février 2003 :

- Mme Marie-Thérèse BURGUBURU, 2 avenue Jean Perrot, 38100 Grenoble, présentée par MM. Maurice Wantellet, Robert Allier et Gérard Mancret ;

I. 107 personnes (24 titulaires, 52 associés, 31 invités) se sont inscrites sur le registre de présence.

Membres titulaires : *Mmes* M. Mialot, P. Paravy ; *MM.* Y. Armand, gnd A. Barthez, R. Borneque, Y. Boucharlat, A. de Bretteville, G.-P. Cabanel, M. Dailly, J. Debelmas, P. Dreyfus, M. Francillard, Dr Br. Guirimand, P. Hamon, F. Heidsieck, A. Laronde, G. Luciani, G. Mancret, R. Moret, R. Oriard, J. Paquet, Chr. de Polignac, A. Troussier, M. Wantellet.

Membres associés : *Mmes* L. Blanc, H. Brajon, S. Brizard, F. Campagne, M. Carnevalé-Mauzan, L. Colomby, D. Dargnaud, J.-M. Favier, A. Ferraris, O. Fourquet, Ange Grégor, M. Hauss, M.-M. Laval, A. Marcou-Viland, A. Mathieu, H. Perrin, M. Rousseau, D. Ruitton, N. Vatin-Pérignon ; *MM.* J.-M. Assorin, J. Baccard, Cl. Bandieri, P. Béarnais, P. Blanc-Jouvan, J. Boucharlat, F. Bret, J. Champion, J.-P. Charre, G. Chenal, G. Ciancio, J. Cognet, A. Coumes, Y. Deshairs, B. François, G. Géeraert, P. Giolitto, R. Guiboud, A. Jacquemont, R. Joffre, Dr M. Kuentz, R. Magnin, l.-col. J.P. Martin, F. Mercier, G. Perrin-Gouron, P. Perroud, A. Robert, J. de Rougemont, gnd Rouquet, M. Roussillon, R. Steff, J. Stern, R. de Swinarski.

Invités : *Mmes* C. Armand, A. Baroz, A. Barthez, N. Bertolone, J. Boucharlat, J. Champion, Desblaches, M. Doillon, C. Géeraert, J. Giolitto, C. Grillet, Th. Luciani, L. Mialot, C. Perrin-Gouron, P. Wantellet ; *MM.* J.-C. Bay, A. Bertholet, P. Blanc, C. Blanchard, G. Bois-Sapin, Y. Brizard, J. Coste, Desblaches, M. Hugele, J.-G. Martin, C. Racinet, A. Rolland, M. Ruitton, A. Wilhelm.

Membres ayant demandé à être excusés : *Mmes* A. Auzimour, M.-F. Bois Delatte, A.-M. Kuentz ; *MM.* J. Balestas, L. de Crécy, V. Del Litto, D. Grange, P. Ozenda, S. Lancel.

- M. Pierre BURGUBURU, 2 avenue Jean Perrot, 38100 Grenoble, *présenté par MM. Gérard Mancret, Maurice Wantellet et Robert Allier.*

- M. Claude RACINET, L'Enclos, 38320 Brié-et-Angonnes, *présenté par MM. Jacques Boucharlat, Yves Bouchet et Guy-Pierre Cabanel.*

Scrutin au samedi 29 mars 2003.

Distinctions

Notre confrère M. Jean Leclant, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a été élevé à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur. Il a également reçu des mains du président du Soudan l'ordre des Deux Nils de 1^{ère} classe, distinction soudanaise suprême. L'Académie delphinale est heureuse de lui adresser ses très vives félicitations.

Nous avons appris avec plaisir que notre confrère M. Jean-Marie Pirot dit Arcabas avait reçu le prix spécial du syndicat des libraires de littérature religieuse pour son album *L'enfance du Christ*. L'Académie delphinale adresse ses très chaleureuses félicitations à l'artiste.

Nécrologie

L'Académie delphinale a perdu en la personne du colonel Guy de Marliave un de ses plus fidèles membres associés. Ses nombreux amis, parmi lesquels des membres de notre Compagnie, lui ont rendu hommage le vendredi 21 mars dernier en l'église Saint-Joseph de Grenoble. A sa famille, tout particulièrement à M. et Mme de Bretteville, l'Académie delphinale adresse ses très sincères condoléances.

Nous avons également appris avec peine le décès de M. Chéruy, membre associé de notre Compagnie. L'Académie delphinale présente à sa famille ses très sincères condoléances.

Troisième appel de cotisation

La cotisation pour l'année 2003 fixée à 52 euros pour les membres titulaires et 38 euros pour les membres associés, comprenant le service du bulletin, doit être versée à M. Maurice Francillard, Trésorier perpétuel, 20 rue Mallifaud, 38100 Grenoble, CCP Grenoble 702-48 P.

Manifestation

Notre confrère Raymond Joffre nous fait savoir qu'une journée d'études aura lieu le dimanche 6 juillet entre 10h et 17h à Aiguilles (Hautes-Alpes) sur le thème "Les Vaudois hier et aujourd'hui", avec la participation de Mme Pierrette Paravy et de MM. Paul Keller, Jean-Pierre Martin et Georges Tourn.

Bulletin de mars 2003 (n° 3)

Pour donner plus de souplesse au calendrier de parution du bulletin, le comité de rédaction s'est vu contraint de publier un numéro daté de mars 2003 relativement succinct. Le conseil d'administration qui s'est tenu le 8 avril dernier a examiné le projet de modification du calendrier de parution et les améliorations à apporter au bulletin.

Le secrétaire perpétuel
Yves ARMAND

SORTIE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DELPHINALE

samedi 14 juin 2003

Cette année, la sortie de l'Académie ne sera pas vraiment une sortie puisqu'elle se déroulera à ... la BASTILLE ! Un "voyage autour de ma chambre" en quelque sorte ...

Pourquoi la Bastille ?

La municipalité de Grenoble a décidé de réhabiliter et d'aménager cet ensemble architectural que tant de villes nous envient, un ensemble qui se dégrade tout doucement, si doucement que la plupart de nos concitoyens n'y prennent pas garde. Pour ceux qui connaissent la citadelle de Besançon, dont le site présente beaucoup d'analogies avec celui de Grenoble et dont les ouvrages et les jardins sont mis en valeur et remarquablement soignés, le contraste est saisissant et pas du tout à notre avantage.

Le projet de la municipalité est très important et devrait être réalisé de 2003 à 2005. Le maître d'ouvrage prend conseil d'un comité scientifique où toutes les disciplines en cause sont représentées.

Après avoir pris l'avis de notre conseil d'administration, j'ai pensé que les membres de notre Compagnie avaient le droit d'être éclairés de manière privilégiée sur ce projet et d'exprimer leur avis, ce qui explique le choix qui a été fait pour notre sortie annuelle. Toutefois, il nous a paru indispensable de demander auparavant à notre confrère M. Robert Bornecque, qui fait partie du comité scientifique de ce projet, de nous redire ce qu'est ce joyau de la fortification dont il est assurément le meilleur connaisseur.

Le programme, établi en collaboration avec M. Michel Lambert, directeur de la Régie du Téléphérique, responsable de l'étude et de la réalisation du projet, ainsi qu'avec M. Jean-Pierre Charre, membre associé de l'Académie, chargé du volet "Patrimoine et culture" du projet, sera le suivant :

9h00 – Rendez-vous à la gare inférieure du téléphérique. Montée.

9h40 – Exposé de M. Robert Bornecque.

10h30 – Exposé de M. Michel Lambert : *Le projet Grenoble-Bastille. Le concept.*

11h00 – Présentation du projet *in situ*. Arrêt sur les points significatifs et remarquables de la fortification (prévoir chaussures de terrain et vêtements).

12h00 – Repas au "Restaurant du Téléphérique".

14h30 – Exposé de M. Jean-Pierre Charre en collaboration avec Mme Sophie Garnier, chargée de recherche à la régie du téléphérique : *Le volet patrimoine et culture du projet.* Présentation du panorama par Jean-Pierre Charre.

16h30 – Discussion, concertation, collecte des avis et propositions.

La participation de chacun a été fixée à 28 euros, repas et transport par téléphérique inclus. Les chèques à l'ordre de l'Académie delphinale, devront parvenir au trésorier perpétuel, M. Maurice Francillard, 20 rue Mallifaud, 38100 Grenoble, le 31 mai au plus tard.

le Président
Alban BARTHEZ

CALENDRIER DE L'ACADÉMIE DELPHINALE

**les réunions se tiennent aux Archives départementales de l'Isère
rue Auguste-Prudhomme, Grenoble**

**Assemblée générale des membres titulaires
samedi 26 avril 2003, à 9 h 30**

séance du samedi 26 avril 2003, à 14 h 30

- Discours de réception, par M. Michel SOUTIF ;
- Réponse au discours de réception de M. Michel SOUTIF, par M. le général Alban BARTHEZ.

séance du samedi 24 mai 2003, à 14 h 30

- "Édition de l'Armorial et nobiliaire de Savoie", par M. R. ALLIER ;
- "La vie de Monsieur Gérard de Cailleux", par M. J. BOUCHARLAT ;
- "Le colonel de Marliave", par M. le général A. BARTHEZ.

L'Académie delphinale édite

Regards sur mille ans d'histoire du Dauphiné, contributions recueillies par Jacques Debelmas et Yves Soulingeas, préface de Guy-Pierre Cabanel.- Grenoble, 2001, 223 p. (bel ouvrage, contenant l'ensemble des conférences données à l'Académie delphinale en 2000 et 2001, couverture couleurs, format 21 x 29,7, cartes, plans, photographies couleur).
 prix de vente : 30 euros
 (33 euros par envoi postal)

Des Burgondes au royaume de Bourgogne (V^e-X^e siècles), actes des journées d'étude des 26 et 27 octobre 2001 publiés par Pierrette Paravy, avec la collaboration de Daniel Grange et Roger Moret.- Grenoble, 2002, 253 p. (format 14,5 x 20,5, couverture couleurs, plans, croquis, cartes et photographies couleur).
 prix de vente : 15 euros
 (18 euros par envoi postal)

Ces ouvrages sont en vente aux Archives départementales de l'Isère, 2, rue Auguste-Prudhomme, 38000 Grenoble, lors des réunions mensuelles de l'Académie delphinale. On peut également s'adresser à Yves Armand, Secrétaire perpétuel, 6, rue Fantin-Latour, 38000 Grenoble (04.76.51.58.92).

En préparation

Actes de la journée Fourier (30 novembre 2002). On peut dès maintenant souscrire auprès du Secrétaire perpétuel de l'Académie delphinale au prix de 15 euros l'exemplaire (18 euros pour un envoi par la Poste).

HEIDSIECK & RASCLE

vins, fromages, salaisons, produits du terroir
livraison gratuite sur Grenoble

2, rue de Palais - (place aux herbes)

38000 GRENOBLE

email : hr_terro@club-internet.fr

Tél. 04 76 15 32 20

Fax 04 76 03 19 28

CHARTREUSE

**DISTILLERIE ET
CAVES DE VIEILLISSEMENT**

A VOIRON : VISITE ET DEGUSTATION GRATUITES

L'Académie delphinale, fondée en 1772, autorisée par lettres patentes en mars 1789, a été reconnue d'utilité publique par décret du 15 février 1898. Elle a pour but d'encourager les arts, l'histoire, les lettres, les sciences et techniques, la conservation du patrimoine et toutes études intéressant les départements de l'Isère, de la Drôme et des Hautes-Alpes qui constituent l'ancienne province du Dauphiné.



Prix du N° : 6,10 €

Abonnement : 38 €

Adresse : Archives départementales de l'Isère
2, rue Auguste-Prudhomme, 38000 Grenoble

C.C.P. Grenoble 702-48 P